

les cris nous rendent sourds
les sirènes nous séduisent
un morceau de pain au seuil de l'enfer
– LASCIATE OGNI SPERANZA –
un sentiment usé
le souvenir lointain de Béatrice et de l'amour
dix ans et une longue histoire
mais inutile de supplier les muses
elles nous empêchent de la retrouver
(ah, l'expression du visage de Calypso
et sa retenue altière
en faisant ses adieux au voyageur
placé sous la protection
du naufrage et de l'aube).

Nous essayons de sauver les nuages
qui nous ont engendrés et que nous engendrons.
Symbole inerte de la stupeur

étonnement flétri
la fin de la pensée
une plainte enfin intelligible

Einmal

Leb ich, wie Götter ; und mehr bedarfs nicht
il n'y a rien derrière les masques
les chiens l'ont deviné dans leur dialogue avec la nuit
et l'ont fait savoir au monde.

Le cerveau mord les énigmes
les accueille en son cœur

dans les tripes étalées
sur une table de marbre
l'oubli d'un chirurgien
un poète sans bistouri
creuse le langage
avec le seul outil du silence.

Quelque chose protège l'émissaire des dieux.
Parfum de sons

murmure du regard
l'essence du toucher
cherchant une rose où se réfugier.

Un recoin du corps s'offre au monde
le recoin intime des prières
les autels sans offrande dans une impasse déserte
sans ouverture

sur l'horizon
sur l'avenir des cieux.

Des tabernacles démolis
des ruines ensevelies sous la poussière
les cendres simulent un autre être
(rien ne se perd tout se transforme)
un écho de paroles anciennes
présage de malheur
le croassement d'un corbeau
jouant son sort à pile ou face
son dernier espoir
un autre être qui est le même et un autre
la transformation de l'existence
une même essence
ou vice-versa
(la raison d'État de la philosophie moderne).

Les paroles se mélangent
elles se valent
sont interchangeables sur leur couche
de même que les femmes d'un harem
ou d'un bordel rempli de clients.

Une guitare grattée
l'ablution d'un égorgé
gargarismes ininterrompus
les feintes de la vie
l'interminable caverne
le trésor caché
les pirates aux aguets
la brume du cimetière et les ossuaires à découvert.

Personne n'enterre rien
les corps gémissent
occlusion de la vue

*crusten lis tólupos
vantriem les páculis*

perte d'identité et de paroles
la source turbulente aux origines d'Homère
du balbutiement de Sénèque et de la supplique de Virgile
réclamant désespérément la mort de l'Énéide.

Personne n'enterre rien
(Auguste a éloigné les flammes de ces feuillets)
les illusions, prolifiques

ont engendré une longue descendance
les chaînes brisées sont des signes

du passage des vents

le défilé de l'histoire
a interrompu son sifflement.

Le fil conducteur a été coupé en plusieurs morceaux
notamment au vingtième siècle.

Un nouvel Ulysse a surgi

– morsure ancestrale du subconscient –

He who was living is now dead

We who were living are now dying

With a little patience

les paroles ne sont plus que déchets d'imprimerie
elles n'ont pas soigné les blessures
qui couvrent le corps tout entier.

Dissolution du geste et de la mémoire.

Catastrophes

à peine décrites

par un aveugle errant

témoin des multiples menaces qui nous minent
qui nous ont enlevé le sens et la faim
le pain et la nuit

le jour et la soif.

Nous sont restées des chaises vides dans un bar enfumé
un jeu de dés

entourés de crânes et de rêves

– *un coup de dés jamais n'abolira le hasard* –

le pinceau sur un tableau blanc

recrée des formes de la Forme

témoigne de l'état d'orphelin qui guide nos pas.

Il n'y a pas de diaspora

pas de désert

il n'y a ni races ni chemins

ni arche ni déluge.

Nous sommes un miroir incessant

de notre destin

fuyant, insondable.

Nous réclamons un chemin

à une statue muette

à une ombre intermittente.

Je saurai bientôt qui je suis – mais cela ne suffit pas.

Où était l'horizon ?

Que crier ?

préférer la mort
autant de valeurs qui ne sont plus que pestilence
convulsions fétides
rôle ultime d'une gorge blessée.

Le règne des cieux a fui pour toujours.
La source du langage est asséchée.

Je regarde le torrent, l'épaisse lave.
Ce qui se passe c'est que je suis fatigué d'être homme
et il n'y a pas de canne pour mes mains.
Pierres, petrus, pater, patrie.

Où est la lune ? Où sont les étoiles ? Et les planètes ?
Comment dessiner une carte fidèle
unissant des points infinis ?
Le langage a perdu l'Univers

un sanglot lointain en témoigne
– l'impuissance des faibles –

les étoiles se cachent dans les océans de l'espace
un espace insatiable

abrite tout le monde
même le temps

sauf nous autres

les scribes des mystères
qui déambulons en rond dans un désert de paroles
(craquements de crustacés cruciformes
vengeances de vendanges vénériennes
sincor de pénipes
lecidia lustinante)

des ronds qui nous attirent
et nous aident.

Nous demeurons dans le parler
nous luttons pour nous enfouir dans le sable
pour conquérir le droit d'exister
dans un désert délimité, connu
et non pas dans la lande effrayante des gnomes

qui se nourrissent de malades
de déchets et de mutilés

Gobi, Lybie, Kalahari sont des espoirs secrets
pour nos âmes nomades.

Le désert inconnu : l'espoir et la santé
de l'esprit, de la croix et de la mer :
Quelle douleur nous aidera
à oublier les mots dans le sable ?

Dieux sans mémoire ?

L'Éternité est obstinée
elle prive le langage de sens
et finit toujours par nous laisser
les mains vides
le cœur en déroute
avant d'écrire la première ligne
avant de livrer la première bataille d'une longue guerre
destinée à étendre l'horizon
et notre regard.

O insensata cura de'mortali...

les champs se sont peuplés de cadavres
de drapeaux déchirés
de reliquaires pillés
de cadavres pour lesquels
le langage
indifférent inerte
ne dispose pas de noms ni de signes
alors que les chiffres envahissent notre vue
et s'accroissent fiévreusement en une course dangereuse
qui s'achève toujours
dans l'infini
où il n'y a ni vainqueurs ni vaincus
où zéro et un se confondent
l'histoire est faite de fantômes
les générations vont et viennent
seule la terre demeure
les mots sont décentrés de l'histoire
il n'y a pas d'axe du monde
personne ne tourne autour de rien
son of a bitch ! merde ! figlio di putanna !
il ne sort que des insultes de la bouche du Messie
le Pentateuque a été écrit sur des feuillets
fabriqués avec la peau d'esclaves écorchés vifs
de vierges violées
de langues tuméfiées
de seins épuisés
par le mystère du temps
et par le temps lui-même.

Le Bhagavad-Gita, les livres de Kung-tsé, le Tao-te-king
le sermon de Bénarès, le début de l'ère coranique
le Popol-Vuh et les cendres d'autres vents
paroles d'un même livre
d'un cœur insondable

qui anime la terre
la rend vivante
permet la course de Ramayana
le rêve impossible de Gilgamesh
la ténacité inépuisable d'Homère
et de son héros Ulysse.

Le langage englobe nos actes
il est présent
et n'exprime rien
les voix sont filtrées par les fissures des idoles
par l'indicible
préfiguré dans les arbres et les argiles
dans le centre même de l'Univers
où les signes et les symboles
concilient leur sens
et calment leur ardeur :

De loin

Ce sont les êtres que j'ai été qui m'attendent...
O.O.

De la lointaine contrée d'où je suis venu
où aller ?
vers quel lointain ?
Du fond immémorial du langage
que dire ?
et de quel fond ?
Des parages reconnaissables du sens
impossible de bredouiller
dans l'insaisissable règne du nom
avec les mêmes mots
appris dans l'enfance
réinventés par un jeune homme
et usés ensuite dans le tourbillon
d'un âge
qui annonce
toujours
avec des bruits étranges
l'imminence de la vieillesse

Du fond des régions oubliées de la planète
Du fond de l'immense territoire de l'oubli
Du fond des grands poèmes abattus

quoi ici ? quoi maintenant ?

(À Olga Orozco, in memoriam)

Rien dans les livres

« The world is a beautiful place
to be born into
if you don't mind happiness
not always being
so very much fun. »
(Lawrence Ferlinghetti)

ma vie a été
sera une erreur
irréparable
qui ne se répétera pas
comme toute vie
et il n'y a pas de mots
pour atténuer cette constatation
si au moins
un visiteur
était venu
de l'espace interstellaire
pour établir
des contacts du troisième type
cela serait un premier signe
sur une planète lointaine

rien dans les livres
ni avec les enfants
les épouses
les maîtresses
j'y ai déversé tout mes malheurs
à peine le scénario raté
d'un mauvais film

j'ai malgré moi engendré des êtres
en perpétuant des ombres
vides

les pirates et les corsaires
des aventures prédestinées

je garde des restes collés à la peau
même de la mendiante à peine entrevue
 qui se trouvait sous le portail des rêves oubliés.
Elle aurait convenu à mon grand ami,
 l'inconstant, couché sous le soleil du désordre,
 car dans son monde il y avait plus de place
 pour les mendiante que pour les prostituées.
Et peut-être que beaux restes c'est trop peu dire.
Non pas la fugace écorce végétale
mais des glaciers érodés par le vent.

Dresser le catalogue imprécis de leurs noms n'a pas d'importance.
Elles restent allongées dans un lit insomniaque.
J'arrive à peine à me rappeler vaguement un trait du visage
 de certaines d'entre elles
comme si la vie s'écoulait, en ce qui concerne les genres,
 dans la brume des alcools forts.

Il y a par ailleurs les femmes de mon enfance, qui forment
 une patrie tout aussi vague.
La servante, que j'aimais, immédiatement perdue dans la
 dissolution ou bien dans ces régions où l'affection se dissipe
 et on n'arrive pas à comprendre comment elle a pu exister
 un jour.
Ma sœur, dont le corps trituré continue à me faire souffrir
 malgré le temps passé.
Ou ma mère, vivante encore, dont la présence m'est devenue chère
 à partir du moment où il m'a fallu cesser
 d'être un enfant.

Toutes les femmes sont là :
les filles bienveillantes comme celles qui font de la
 distance une vertu indicible,
les épouses et les maîtresses ou les ensorceleuses et les démentes
 unies en une conjuration frénétique
les servantes lascives m'initiant avec des caresses
 balbutiantes à ce que, impubères, elles avaient appris,
certaine alchimiste douée pour l'orgie
une visiteuse de chambres sombres dans des hôtels délabrés
la putain qui riait à mes côtés si je lui lisais ces lignes
ou la psychanalyste, plongée dans sa beauté, écoutant
 attentivement d'autres variables d'un texte ancien
jamais déchiffré
 toujours inachevé.

Pourquoi naissons-nous orphelins

La demande affective

parfois

nous porte à la réflexion

mais nous pousse presque à coup sûr

à solliciter

– souvenirs d'enfance inclus

ou plus simplement le bredouillage sans but aucun

dans lequel on murmure

comme on peut

même en souffrant d'une rage de dents

ou d'une maladie plus grave

parfois

incurable

insondable –

nous pousse, disais-je, à solliciter

le pardon correspondant

au fait d'être là.

Que m'importe la génétique ? me demandai-je

quand la folie m'a saisi

bien qu'elle fût en partie extérieure,

ou les règles de l'économie, la perte

du nomos, puisque je n'avais pas

un sou vaillant ?

La demande d'affection a certainement

une contrepartie sur le marché

des symboles, surtout concernant la sottise

des prix, car c'est toujours nous qui payons

en souriant avec complaisance.

Aujourd'hui je suis tombé malade avec Dieu

comme dirait Vallejo

malade de toutes les formules inconnues

des placébos et des médicaments de dernière génération.

Je me suis mis à observer attentivement

les ruines de l'espèce

à travers le caléidoscope de ma propre ruine.

Je me suis mis à diagnostiquer l'être

et le non-être en chaque malheureux qui nous attire

et qui s'empare de moi à chaque instant.

J'ai également regretté

toujours, toujours

de ne pas pouvoir avancer plus
dans le choix de mon style.
Je n'ai eu devant moi qu'un grand secret :
il y a des êtres qui savent
dès l'enfance
qu'ils sont nés morts.
Et d'ailleurs
c'est un mort
dit-on
de celui qui le sait.
Un peu d'argile
qui avance
à tâtons.

Buenos Aires, 22 avril - Jujuy, 6 mai 2004.

(De l'anthologie *Larvario* [« Larvaire »], 2006)